

## Parade au bord des mondes: Autour de *Fanfare funérailles*

Par Virginie Dupray pour la Sharjah Arts Biennale 2015.

Juillet 014, une route poussiéreuse de Lubunga, l'une des six communes de Kisangani, un milieu d'après-midi... Le soleil tape, les fronts suent, un groupe apparaît au loin, des mamans à pied, une bassine sur la tête, des taxis motos désœuvrés, des tolékistes<sup>1</sup>, des enfants de tous les âges... Une route poussiéreuse d'où monte le son d'une fanfare, pas une fanfare rutilante et victorieuse, non plutôt un son cabossé aux cuivres éteints et rafistolés, où se glissent ça et là quelques fausses notes, de ces fanfares que l'on convie au Congo aux mariages et aux enterrements, de celles qui rythment la vie des gens et leurs prières, fragiles et belles comme l'espérance tenace d'un peuple à qui l'on a tout fait...

Une route poussiéreuse et quatre hommes tirés à quatre épingles malgré le soleil et la poussière, sérieusement sapés, quatre hommes qui esquissent des pas de danse, défilent, friment, exhibent les étiquettes et les marques. Quatre hommes que tout le quartier commente et accompagne...

« Des fous, c'est sûr, mais des fous si bien habillés ? »

En République démocratique du Congo, on respecte l'habit, infiniment... tout en sachant pourtant qu'il ne fait pas le moine. Mais de ce côté-ci du monde, ou plutôt dans les parages d'un monde dont les Congolais ne font pas partie, la vie n'est-elle pas cette pantomime où le plus bel habit vous assurera la première rôle, le devant de la scène, avec à la clé quelques moyens peut-être et pourquoi pas un visa, pour le monde, le vrai ?

Ici on ne gagne pas l'argent, on l'attrape, et pour l'attraper, il faut un costume italien et des chaussures vernis...

Mais revenons à Lubunga, très très loin du monde donc, à quelques dizaines de kilomètres de l'Équateur, revenons au soleil, à la poussière et à ces hommes élégants qui se pavanent.

« Des fous, j'te dis... »

« Oui, mais t'as vu le costume ! »

On commente et on suit le groupe jusqu'à un espace délimité par quelques manguiers, un pourtour de talc sur la terre, des micros, une table, des murs en pisé comme fond de scène...

« Bienvenue à ce spectacle ! », clame Shoggy ganté de blanc.

« Ah, c'est un spectacle... » et le spectacle peut commencer.

« Que ferais-tu si tu devais mourir demain ? » La question rythme le texte écrit par Dorine Mokha, un jeune artiste de Kisangani.

Car *Fanfare funérailles* est bien un spectacle sur la mort, ou plutôt sur comment elle s'invite dans le quotidien des Congolais, ponctuant les semaines comme les veillées de prière.

Une mort événement qui rend hommage à celui qui part pour mieux célébrer ceux qui restent, la famille, le clan, ceux-là même qui n'avaient pas trouvé 50 ou 100 dollars pour soigner le disparu dépenseront dix ou vingt fois plus pour organiser le deuil.

Tout le quartier est invité. Les deuils sortent désormais des parcelles privées pour investir l'espace public, on loue un carrefour, une salle polyvalente, on plante une tente, une sono braille des chants chrétiens, le cadre est dressé.

Mais ce n'est pas tant la mort que l'on expose – de ce côté-ci du monde, on y est habitué, la mort et les misères du corps se retrouvent chaque jour en photos couleur sanguinolentes sur Facebook, de l'accident de moto à la blessure par balle ou au lynchage public, très loin de l'autre côté, du vrai

---

<sup>1</sup> Taxis vélo à Kisangani

monde je veux dire, où elle se cache si bien sous les draps blancs des hôpitaux et le cellophane brillant des barquettes de poulet.

Non, c'est la vie qui est mise en scène.

Le deuil devient ce spectacle où se pressent les pleureuses, les élégants, les pique-assiettes, les derniers pagnes et les commérages, la vie se réinvite et reprend le dessus, la vie se réinvente en communauté...

Et c'est cette communauté qui intéresse Papy Ebotani.

Depuis *Parlement debout*, pièce pour un danseur et dix figurants en 2007, il se plaît à créer des communautés improbables... Pour *Fanfare funérailles*, Papy a été rejoint par Shoggy, rappeur, Gaylor, comédien, Patrick, sapeur à ses heures perdues, et par quatre membres de la fanfare locale de l'Armée du Salut. A chaque ville, se recomposera cette communauté, de nouveaux musiciens, un nouveau sapeur, autour du trio qu'il forme avec Shoggy et Gaylor.

Mais c'est aussi de cette communauté éphémère avec le public dont il s'agit, un public que Papy va chercher là où il vit, là où il traîne, là où il vaque à ses occupations : un marché, une terrasse de bar, un parking...

Sortir du théâtre, qui existe d'ailleurs si peu dans ces parages, pour aller à la rencontre des gens, en souvenir de ses jeunes années à Kinshasa où, de son quartier excentré, il fallait à Papy plusieurs heures d'attente d'un hypothétique taxi collectif ou le plus souvent « à faire les pieds » comme on dit en RDC pour rejoindre Faustin à une répétition ou aller voir un spectacle au Centre culturel français.

Papy retrouve ainsi l'expérience première du théâtre, non pas celle de quatre murs et d'une scène, mais bien celle de cette relation si simple et tellement complexe qu'un corps dans un espace négocie avec d'autres corps qui le regardent.

C'est à ces corps surpris dans leurs occupations quotidiennes, à ces corps curieux qui ont arrêté leur marche, un sac sur la tête, un bidon à la main, un enfant sur le dos, un téléphone à l'oreille, que cette Fanfare s'adresse. Et les corps demeurent là, on commente, on interpelle, on se moque car on ne comprend pas tout, mais on reste et on se précipite à la fin du spectacle, quand les acteurs invitent les spectateurs à un banquet improvisé de bananes, arachides et sucrés.

Et les corps dansent à la musique de la fanfare et les langues se délient dans cette communauté d'un soir, d'un quartier, de ces quelques centaines de passants qui, présents en cet endroit-là en cet instant là, repartent avec des mots et des danses en partage.

Mais revenons à Lubunga, à notre route poudreuse de juillet 014.

Le spectacle a commencé depuis un bon quart d'heure quand un petit vent se lève menaçant, avant que la pluie ne s'abatte, des trombes d'eau, la communauté se disperse, on se réfugie sous un abris, un toit, un plastique... Yafali, le régisseur technique des Studios Kabako, court pour couvrir les micros, le vent emporte une pancarte, mais le spectacle continue, Shoggy et Gaylor se cassent la voix pour se faire entendre sous la pluie, les vêtements dégoulinent, Papy danse dans la boue, une maman compatissante couvre les quatre musiciens d'un parasol branlant.

Puis la pluie s'arrête aussi soudainement qu'elle est tombée, la communauté se reforme...

Quelques jours plus tard, le quartier de la Tshopo... Il fait déjà nuit, une main malintentionnée débranche le générateur, longues minutes d'obscurité, mais le spectacle continue. On rebranche, la lumière revient, personne n'a bougé.

*Fanfare funérailles* est là, dans cette manière de poser un cadre dans un environnement mouvant et incertain, de tenir cette parole, cette position en dépit de tout, de ce public qui bavarde, de cet enfant qui traverse, de cette pluie qui transperce, de ce soleil qui assomme, de ce micro qui se débranche car quelqu'un s'est pris les pieds dedans, de rester debout dans ce pays qui n'en finit pas de sombrer...

Enfin, il faut évoquer la danse de Papy, l'opacité de sa présence qui cache les questions et les espoirs d'un pays, cette densité du corps où se noie le regard, cette précision du mouvement qui cisèle l'espace et ramène soudain le centre là, juste là, en cet instant-là, et réconcilie les mondes.